

Lorsque Pierrot a fait appel à moi et m'a expliqué que l'action de son groupe avait pour but de permettre aux rescapés des camps d'immigrer clandestinement en Palestine, j'ai d'abord refusé. Il a eu beau user de tous les arguments, et me dire qu'il en allait du devenir de plusieurs centaines de milliers de personnes, je suis resté de marbre. Je refusais de reprendre des activités illégales maintenant que la guerre était finie.

— *Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?*

Pour emporter ma conviction, Pierrot m'a fait embarquer avec des GI vers les camps de réfugiés d'Allemagne.

C'était le mois de janvier 1946. Nous étions quatre à bord de la Jeep. Nous avons franchi la frontière allemande depuis plus d'une heure quand l'un d'entre eux désigna un immense camp de brique au loin, derrière lequel s'étendait un ensemble de baraquements bas et rectangulaires, dressé au milieu d'un champ à l'aspect boueux.

Soudain je les vis, de l'autre côté des barbelés, en costumes rayés de prisonniers. Ils étaient des centaines à lentement se rapprocher de nous et à nous interroger du regard. Je savais à quel spectacle m'attendre en acceptant ce voyage et je m'y étais préparé, mais, devant la nuée de costumes noir et blanc qui en quelques minutes s'agglutina le long des barbelés, je me surpris un instant à vouloir renoncer à sortir de la voiture.

Je pus m'entretenir avec l'un d'entre eux, qui parlait couramment le français. Il était polonais, ancien professeur de français. Il m'avertit qu'il ne remettrait jamais les pieds dans son pays, sauf mort. Tous tenaient le même discours. Les gouvernements de leurs pays les avaient trahis, le sol européen leur rappellerait toujours les atrocités subies. Rien ne pouvait rompre leur détermination, quitte à rester dans ces camps à attendre ou à pourrir des années encore s'il le fallait, le temps d'obtenir enfin un visa pour la Palestine. Ici, s'était établie une certaine solidarité. Des familles s'étaient recréées – des enfants étaient nés, des adultes avaient adopté des enfants qui n'étaient pas les leurs –, que rien ne séparerait, sauf la mort, répétait le Polonais en jetant un regard ému vers une femme assise plus loin avec son bébé, dont je compris qu'ils étaient devenus sa nouvelle famille.

Ce qui me choqua le plus durant ce court voyage fut la découverte, sur le chemin du retour, des

hordes d'enfants sauvages qui rôdaient à proximité des camps.

Au départ, il était convenu que les GI m'emmèneraient voir plusieurs camps de personnes déplacées alentour, mais un seul m'avait suffi et, la nuit tombant, je demandai à rentrer directement à Paris. Soudain, au détour d'un virage, je discernai au loin de fines silhouettes plantées au beau milieu la route. Au moins une quinzaine, elles semblaient vouloir nous barrer le passage. À mesure que nous approchions, je me rendis compte, à la lueur des phares, qu'il s'agissait d'enfants armés de bâtons. Ils n'avaient pas quatorze ans. Certains étaient même tout petits, six ou sept ans peut-être. Le conducteur éteignit ses phares, ralentit, mais ne s'arrêta pas. Je ne compris pas tout de suite pourquoi les GI sortirent leurs armes et les pointèrent sur les gosses, qui se rabattirent illico sur les côtés, sans toutefois laisser paraître la moindre crainte. Ils ne nous laissèrent qu'un étroit passage pour manœuvrer et, alors que je les dévisageais, l'un d'eux frappa violemment son poing contre ma vitre en vociférant quelque chose d'incompréhensible. Voir tant de haine et de rage sur un visage d'enfant me glaça d'effroi. Le conducteur n'eut pas d'autre choix que d'accélérer pour dégager la voiture, qui était à nouveau encerclée, au risque d'en blesser quelques-uns. À peine étions-nous passés que les enfants se regroupèrent et nous assaillirent par l'arrière en jetant pierres et bâtons, alors que la Jeep s'enfonçait dans la nuit.

Un des GI m'expliqua qu'il s'agissait d'enfants rescapés qui erraient autour des camps de concentration

d'où ils avaient été libérés, organisés en bandes de hors-la-loi, attaquant fermes et maisons pour trouver à manger et terrorisant les populations alentour. Leurs parents étaient morts exterminés par les nazis, et, livrés à eux-mêmes, ils manifestaient une rare violence à l'égard des adultes, qu'ils considéraient tous comme des ennemis. La route sur laquelle nous étions engagés conduisait à proximité d'un camp de réfugiés orphelins. C'est là qu'ils avaient été placés par milliers, de force. À l'arrivée des libérateurs, la plupart furent retrouvés au beau milieu des cadavres ; ils avaient dû se débrouiller pour survivre parfois pendant des mois, et ils n'avaient plus confiance en personne. Sur plusieurs dizaines de kilomètres, en poursuivant notre route, nous vîmes d'autres bandes détalier à travers les fossés au passage de la Jeep.

Ce voyage fit resurgir en moi le choc de la Libération. Ce n'est en effet qu'une fois l'occupant chassé hors du territoire que je connus ma première grande désillusion. La victoire, j'en avais rêvé, je m'étais accroché à cet espoir de toutes mes forces, et j'avais eu la naïveté de croire qu'elle entraînerait dans son sillage la fin du mépris des populations, la fin du racisme. Le nombre des réfugiés pour qui personne n'avait de solution me laissait perplexe et horrifié. La Palestine était toujours sous mandat britannique et l'Angleterre avait instauré le Livre blanc, qui ne permettait une émigration là-bas qu'au compte-gouttes, alors que les demandes de visas

atteignaient des chiffres records, des centaines de milliers. La situation s'éternisait. Tout était bloqué.

J'éprouvais une forte empathie pour ces rescapés dont personne ne voulait, ces enfants qui ne croyaient plus en rien et qu'il fallait réconcilier avec le monde, ces hommes et ces femmes qui souhaitaient trouver une terre lointaine pour se reconstruire, à l'abri des persécutions. Pour une fois, ils voulaient être maîtres de leur destin. Ils voulaient émigrer en Palestine. Personnellement, peu m'importait le lieu, je n'étais pas sioniste. Mais je défendais fermement l'idée que chaque individu, particulièrement s'il est traqué et que sa vie est en danger, puisse jouir du droit de circuler librement, de traverser les frontières, de choisir la destination de son exil.

À peine rentré à Paris, je décrochai le téléphone, et composai le numéro de Pierrot qui, je le savais, trépignait d'impatience en attendant mon appel.

Il fait nuit noire depuis longtemps. Nous sommes en octobre 1947. J'ai calfeutré les fenêtres de la pièce avec du papier noir opaque pour ne pas me faire remarquer des voisins trop curieux, pour qu'ils ne s'étonnent pas de cette lumière qui ne s'éteint presque jamais. Prudence, toujours.

La commande d'Ernest est prête depuis longtemps. Pour lui et deux de ses hommes, des passeports, des permis de conduire et des cartes d'accompagnateur de groupes touristiques. En revanche, je sais d'avance que j'aurai du mal à être satisfait du résultat d'un visa collectif du Brésil exigé par M. Pol, ce large tampon devant servir à déplacer trois cents candidats au départ pour la Palestine. J'ai un problème avec le modèle que l'on m'a remis. Les lettres d'imprimerie sont trop écrasées d'un côté et l'encre a bavé en laissant des taches. Le tampon original contient-il délibérément des pièges, des fautes de fabrication ? Dois-je le rectifier ou surtout pas ? Si au moins j'avais deux modèles différents en ma possession, comme je l'exige toujours, je pourrais les comparer, et savoir où effectuer quelques retouches.

Abraham Polonski, dit « M. Pol », le créateur de
Suivant vive, à laquelle tous ceux du groupe de zone
avaient prêté serment. C'était un homme de
petite taille, mais qui en imposait par sa stature carrée
et son attitude de meneur. Commander était son
domaine. Son autorité de chef de guerre lui valait
d'ailleurs le surnom de « Petit Napoléon ».

Au sein de l'organisation existaient d'importantes
divergences politiques mais, parce que nous pour-
suivions un but identique, nous savions laisser nos
querelles partisans de côté pour unir nos forces.
Néanmoins, mes amis les plus proches étaient
comme moi de la tendance russe d'avant guerre :
marxiste, défendant l'idée du travail collectiviste et
des kibboutz. Nous avions tous nos motivations
pour participer à cette immigration clandestine.
Elles différaient selon chacun. Pour Pierrot, par
exemple, c'était le devenir des jeunes qui importait
le plus. Il voulait les aider à se réinsérer. Son action
s'accompagnait donc de la création de fermes-écoles
pour adolescents et du regroupement des familles
éclatées. Il y avait toujours un aspect social dans sa
démarche, qui deviendrait plus tard une vocation.
D'autres, comme M. Pol et son adjoint, étaient
guidés par l'idée de la création d'un foyer national
juif en Palestine, comme déjà la déclaration Balfour
le stipulait, rêve auquel s'accrochaient tous les sion-
nistes. Et puis il y avait ceux pour qui aider les
survivants à aller en Palestine était la suite logique
de la Résistance. Ils avaient prêté serment à l'AJ. La

grande majorité d'entre eux souhaitaient aller vivre
là-bas dès qu'une issue politique le permettrait.
Mais, en ce qui me concerne, c'était par-dessus tout
la libre circulation des peuples qui était en jeu. Peut-
être à cause de mon enfance, ou de mon héritage
familial, des années d'exil forcé que mes parents
avaient subies. Et puis je gardais ce souvenir dou-
loureux de notre première tentative d'immigration
en France. Je n'avais alors que cinq ans. Après un
mois de bateau qui nous avait conduits de Buenos
Aires à Marseille, nous avons été expulsés à peine
quelques jours après notre arrivée et contraints
d'aller nous réfugier en Turquie, en espérant obtenir
des laissez-passer. L'attente fut longue, deux années
pendant lesquelles nous devions survivre à une suf-
focante misère. Et la naissance de ma petite sœur
fut un nouvel obstacle dans nos démarches admi-
nistratives. Comme elle n'était pas née en Argentine,
le gouvernement argentin lui refusait la nationalité.
Quant aux autorités turques, elles s'opposaient à sa
naturalisation car elle n'avait pas été « conçue » en
Turquie. Il y avait autour d'elle un vide juridique
qui empêchait notre retour en France. Là, je compris
vraiment la signification du mot « papiers », ce
document indispensable pour pouvoir circuler léga-
lement d'un État à un autre, et qui, pour une famille
comme la mienne, errant d'exil en exil depuis des
décennies, s'avérait particulièrement compliqué à
obtenir. Si je m'applique à te raconter ces histoires
de mon enfance, c'est parce que c'est là-bas, en Tur-
quie, que j'ai pris conscience de deux choses fonda-
mentales, qui par la suite ont régi et conditionné la

plupart des actes de résistance de ma vie. La première, c'est le pouvoir de l'argent et les injustices qu'il génère, et la seconde, c'est que sans papiers on est condamné à l'immobilité.

Reprenons où nous en étions. Au sein de la Haganah, M. Pol, son adjoint, Pierrot, ou encore Ernest, qui s'occupait comme toujours des missions dangereuses, étaient désormais mes contacts. La mission de la plupart des agents du réseau consistait à coordonner les opérations d'évasion des camps, jusqu'à l'embarquement aux ports. Les camps se trouvaient en Allemagne, en Autriche et en Pologne. On ne vide pas un camp en une seule fois. Il fallait faire partir les personnes déplacées par trente, dans des camions bâchés, en prendre un peu dans chaque camp pour obtenir un chiffre global de cinq cents à huit cents rescapés par bateau. Les comités de l'Aliyah étaient infiltrés secrètement dans les camps, et travaillaient de mèche avec le Service d'évacuation et de regroupement des enfants et familles (SERE), organisme conventionné qui permettait une couverture gouvernementale officielle.

Pour les évadés, je devais fournir des faux visas collectifs. Un seul visa touristique pouvait servir pour trente à cinquante personnes, parfois même cent, selon les cas.

La nationalité des papiers variait en fonction de la langue parlée par le groupe de rescapés. Et les listes de noms sur lesquels j'établissais le visa étaient inventées, totalement fictives. Chaque personne du

groupe prenait connaissance de son faux nom au dernier moment, au moment de partir. C'était très compliqué. Le Livre blanc interdisait toujours toute immigration, et il était absolument indispensable que nos embarcations n'éveillent pas les soupçons de l'Intelligence Service britannique, c'est pourquoi les déplacements des immigrants devaient prendre la forme de colonies de vacances ou de circuits de groupe d'adultes. Jamais la destination finale ne figurait sur les papiers. Et, comme les convois auraient systématiquement été repérés s'ils avaient tous eu la même provenance, j'avais aussi tout un tas de papiers justifiant une origine fictive à fabriquer, comme des billets de chemins de fer ou des tampons de douanes de différents pays.

Il fallait également fournir des faux papiers à tous les accompagnateurs et responsables des évasions qui parcouraient l'Europe. Pour eux, je produisais de tout, permis de conduire, passeports, visas, car ils acheminaient les réfugiés en camions et devaient franchir les frontières. Il y avait aussi bien sûr les membres d'équipage des bateaux, sans compter les autorisations d'amarrer aux ports où ils chargeaient leur cargaison humaine. Dans la plupart des cas, les voyageurs embarquaient officiellement pour un pays d'Amérique latine et ce n'était qu'une fois en mer que le cap était détourné vers les côtes palestiniennes. Mais je savais que très peu de bateaux arrivaient à bon port. Dès qu'ils atteignaient les eaux territoriales britanniques de Palestine, les navires de guerre anglais leur barraient le passage et les escortaient jusqu'à Chypre, où les clandestins étaient à

nouveau parqués dans des camps de personnes déplacées, à attendre des visas qui ne venaient pas. Mais déjà, Chypre, c'était une demi-victoire : ce n'était plus l'Allemagne ou la Pologne, et les rescapés se rapprochaient de la destination escomptée.

L'*Exodus*, c'était un coup de force organisé par la Haganah pour l'Alyah Beth. Un bateau américain transportant des rescapés, non plus par centaines, mais par milliers, pour la première fois. Un nombre record de cinq mille survivants, arrivés clandestinement en France, s'y étaient embarqués de Port-de-Bouc, dans le sud de la France, avec la détermination de forcer le blocus coûte que coûte et de ne pas accepter de déviation à Chypre.

Quand nous avons appris que l'*Exodus* avait échoué, et que les passagers allaient être ramenés de force, dans des bateaux-prisons anglais, à leur point de départ, tous les membres de l'organisation accompagnés de nombreux sympathisants se sont précipités dans la petite ville tranquille de Port-de-Bouc. J'en étais.

C'était un été caniculaire. Il faisait chaud et soif. La ville, soudain surpeuplée, fonctionnait au ralenti. Nous remplissions les plages et les ruelles, retrouvant à chaque carrefour des amis, des camarades EIF. Au loin, nous guettions l'arrivée des bateaux. Les journalistes investissaient le port. La police aussi. Tous, nous attendions. Les jours se suivaient et se ressemblaient. Plage, manifestations, promenades, et on recommence. Presque des vacances, en comparaison avec la solitude et l'obscurité de mon laboratoire. Tous mes amis étaient présents. C'est en les observant, si à l'aise dans l'eau comme sur le sable, corps athlétiques, peaux hâlées, que j'ai pris conscience de ma différence. À l'âge de vingt et un ans, je ne savais même pas nager, et n'avais pas revu la mer depuis une colonie de vacances à Berck-Plage – j'avais huit ans. Piloter un avion, en revanche, je pouvais, j'y avais été formé par la Haganah. Reproduire à la perfection n'importe quel document, confectionner des explosifs, me sortir de toute difficulté technique, ça aussi je savais, mais à les voir s'amuser, j'ai constaté que j'avais été privé de vie depuis quatre ans.

À la plage, au café, à l'hôtel, partout, tout le temps, nous parlions du futur État, on le voulait à l'image de cette fraternité observée à Port-de-Bouc, nous en serions les bâtisseurs, nous en ferions un modèle d'égalité et de liberté, et déjà il nous tardait d'y être. Car peu à peu, alors que je ne m'étais jusque-là jamais senti concerné par l'idéologie sioniste, j'ai commencé à croire à la possibilité d'un État où les Juifs pourraient vivre sans être persécutés : s'ils étaient toujours chassés de partout, peut-être leur fallait-il un ailleurs

où ils seraient légitimes, et où la loi et l'opinion protégeraient chaque individu sans distinction de race, de pays d'origine, de nationalité ou de confession. Ne serait-ce que pour panser les plaies de centaines d'années de persécutions, ce pays était à construire. L'*Exodus* était, nous voulions tous le croire, notre dernier combat avant la victoire. Cet événement semait le trouble diplomatique entre l'Angleterre et la France, qui refusait de contraindre les candidats à l'exil à poser pied à terre. À Londres, on devait être très mécontent. Dans les camps de personnes déplacées d'Europe, cent quarante mille rescapés avaient entamé une grève de la faim par solidarité, titrait la presse, et l'opinion publique semblait enfin s'émeouvoir pour notre cause. J'étais confiant. L'Angleterre allait finir par céder. Avec les camarades, nous étions sur le qui-vive. Nous étions forts et solidaires. Nous pouvions marquer une page de l'Histoire. Nous accomplissions ensemble un acte fondateur, c'était euphorisant, exaltant. Oui, il se jouait bien là quelque chose d'historique.

Mais au bout d'une semaine, il fallut bien se résoudre à l'évidence. Il ne se passait rien. La situation pouvait s'éterniser encore longtemps, alors qu'il restait de nombreux bateaux à faire partir. Fini, la plage et les grands espoirs. La nouvelle directive de l'Organisation était la suivante : poursuivre l'Aliyah Beth, en doublant le nombre des bateaux et en faisant partir prioritairement ceux qui avaient vécu cette épreuve. Pour moi, cela voulait dire deux fois plus de travail. Pour l'organisation, l'idée était de remplir

les camps de Chypre jusqu'à les faire déborder et, ainsi, de continuer à déstabiliser Londres.

Le seul répit que je m'accordais de temps en temps était d'aller aux réunions organisées par Jacques Lazarus, dit « capitaine Jacquel ». Ce soir-là, un dîner avait lieu chez lui et Ernest me proposa de l'y rejoindre. Lazarus était un ancien militaire de carrière qui, après avoir été dégradé par Pétain, avait créé un maquis et, plus tard, l'Organisation juive de combat. Il faisait également partie des évadés du dernier convoi avec Ernest. Je n'avais pas particulièrement l'esprit « ancien combattant », mais je profitais de ces réunions pour revoir les copains. La plupart aidaient d'une manière ou d'une autre l'immigration clandestine, et connaissaient mes activités pour la Haganah.

Ernest vint me chercher le soir en voiture. Il était accompagné, comme beaucoup trop souvent, d'Isidore, un autre du réseau, ce qui avait le don de m'énerver. Combien de fois lui avais-je dit que personne en dehors de Pierrot et lui ne devait connaître l'adresse du laboratoire ? Ernest n'en faisait vraiment qu'à sa tête. Les armes ce matin, puis l'accompagnateur ce soir, c'était trop pour une seule journée. Je piquai une de ces fameuses colères qui me valaient ma réputation de mauvais caractère, et faillis ne pas monter dans la voiture. Mais Ernest me rassura en m'assurant qu'il viendrait récupérer son « matériel » dans les prochains jours.

Presque tout le monde avait répondu à l'invitation de Lazarus. Etty, la sœur de Girafe, était une ancienne de la 6^e, une fonceuse, qui appartenait à un groupe marxiste très actif. Ce soir-là, elle multiplia les tentatives pour me parler seule à seul. Dès qu'Ernest, Pierrot ou Isidore s'approchaient, elle s'éclipsait vers une autre pièce de l'appartement. Finalement, alors que je m'apprêtais à partir, elle enfila son manteau et se faufila parmi les convives pour me rejoindre dans l'escalier.

— Ce que tu fais, c'est bien, me dit-elle sur le chemin du retour. Mais accepterais-tu d'aider ceux qui luttent vraiment contre les Britanniques ?

— De quoi veux-tu parler ?

— Du groupe Stern, me répondit-elle en chuchotant.

J'avais entendu parler du groupe Stern, qui n'hésitait pas à commettre des attentats contre la police et l'armée anglaises. Ses membres voulaient libérer le pays et conjuguèrent leur ultranationalisme avec une idéologie « social-révolutionnaire ». Pour eux, les Arabes de Palestine n'étaient pas l'ennemi, au contraire, ils les considéraient comme des alliés potentiels pour lutter contre le joug impérialiste britannique. Seulement, les actions terroristes du groupe Stern étaient fortement condamnées par la Haganah, qui, elle, œuvrait sur le terrain diplomatique en négociant avec l'Angleterre. D'ailleurs, elle n'hésitait pas à livrer les terroristes du groupe Stern aux Anglais, qui les pendaient. Voilà pourquoi Etty se taisait devant les camarades de la Haganah.

idéal pour lesquels nous combattons depuis plus de deux ans ? J'eus beau expliquer mon raisonnement, chercher à convaincre, personne ne partagea mes doutes, j'étais le seul à être athée.

— *Tu veux dire que tu regrettes ?*

Bien sûr que non. Je suis fier d'avoir participé à l'immigration clandestine de dizaines de milliers de rescapés, autant que d'avoir contribué à la création de l'État d'Israël, mais j'ai appelé M. Pol pour lui annoncer que je n'irais pas là-bas. Je lui ai expliqué que je préférais le pays qui avait choisi la laïcité et promulgué la Déclaration des droits de l'homme, même s'ils n'étaient pas toujours respectés, même si j'y étais toujours clandestin. Il l'a très mal pris, mais après tout je n'avais pas prêté serment à l'AJ, je ne lui devais rien. Tous y sont allés, sauf moi. Je ne les ai pas revus, mais je sais qu'ils m'ont attendu de longues années.

C'est par les journaux que nous devons apprendre
Aller à la page précédente le semaine plus tard,
aucune page n'en parlait, et Bevin, vivant, siégeait
au Conseil des ministres. Avner a dû se demander
longtemps pourquoi la bombe n'avait pas explosé,
et, s'il lit aujourd'hui ces pages, il apprendra que le
mécanisme à retardement que j'avais fabriqué était
conçu pour ne jamais se déclencher et que, au cas
où, une pâte molle remplaçait le plastic. Ennemi ou
pas, j'avais épargné une vie. Personne ne me repara
jamais de l'échec de la bombe. Qu'on ait pu me
croire capable de ça, j'en ris aujourd'hui. D'un point
de vue purement stratégique, cet attentat n'était
vraiment pas une bonne idée pour les négociations
futurs. D'ailleurs, nous avons déjà presque gagné
la bataille diplomatique. La résolution de l'ONU de
novembre 1947 avait donné un coup d'accélérateur
à notre action. En effet, au départ, l'ONU devait
statuer entre deux propositions : deux États – l'un
juif, l'autre arabe – ou alors un État unique, bina-
tional. Dans les deux cas, l'Angleterre était vaincue
et devait se retirer. Personnellement, j'étais partisan
de la seconde proposition, celle d'un État mixte,
pour lequel j'imaginai la laïcité comme ciment du
vivre-ensemble, seule à mes yeux à pouvoir garantir
que chacun pratique sa religion, sans pour autant
que l'un ou l'autre dicte les lois. Utopiste, diras-tu ?
C'est vrai, je l'étais, je le suis toujours.

Finalement, l'ONU trancha pour la création de
deux États distincts, décision qui prendrait effet le
14 mai 1948, date bien connue. En attendant, la
Grande-Bretagne restait mandataire du territoire,

mais ses troupes devaient se retirer dès la création
des États. Ce n'était pas exactement ce que j'espé-
rais, mais c'était déjà une victoire.

Le 14 mai 1948, conformément à la résolution de
l'ONU, David Ben Gourion proclama la déclaration
de création de l'État d'Israël selon le découpage
prévu. Le lendemain, l'Égypte, la Jordanie, la Syrie
et le Liban attaquèrent la nation qui venait d'éclorre.
C'est à cette époque que la plupart des copains
de l'organisation émigrèrent en Palestine, pour
construire le pays. Dans les enveloppes de M. Pol,
je voyais défiler les photos d'identité de tous mes
amis, pour qui je devais faire des faux passeports et
des visas. Quand je vis le portrait d'Ernest, je sus
qu'il ne viendrait jamais chercher les armes qu'il
avait laissées chez moi. Quant à moi, je devais les
rejoindre une fois le travail achevé. Mais les mois
passèrent, et je ne le souhaitai plus.

La guerre qui avait lieu là-bas me mortifiait. Pen-
dant que d'un côté on allait bientôt chanter la vic-
toire, que de l'autre on pleurerait la défaite, je
continuais de trimballer mon amertume et mon
« pays mixte » comme un boulet à chaque pied. Et
puis j'avais imaginé un pays solidaire, collectiviste,
et surtout laïc. Je n'ai pas supporté que le nouvel
État choisisse le religieux et l'individualisme, parce
que c'était tout ce que je détestais. Une religion
d'État, cela revenait à créer, encore une fois, deux
catégories de population : les Juifs et les autres.
La victoire contre les Anglais avait-elle éclipsé les